

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Une question de couples

André Dionne

Number 27, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39641ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, A. (1982). Review of [Une question de couples]. *Lettres québécoises*, (27), 49–51.



Une question de couples

Léda ou le cheval qui rêve

de Maryse Pelletier
au Bateau Théâtre l'Escale

Léda, c'est l'enfance du troisième âge dans toute sa fraîcheur et sa naïveté souvent calculée pour aboutir à ses fins. Elle n'a pas un trait de malice même si on sent que la vie l'a meurtrie peut-être plus souvent ou plus longtemps que les autres. Elle pourrait nous en dire long sur la vieillesse si l'auteur l'avait sortie des sentiers battus de la mode « happy end » un peu folichonne. Le personnage manque de consistance, quête la compassion et la sympathie, mais le spectateur voudrait bien qu'on lui donne un tableau plus vivant, une jument qui court son mille jusqu'à la fin. Ironie volontaire ou involontaire, Léda est un peu comme Amélie, sa vieille jument de dix ans, sur laquelle elle mise ses économies pour réussir à payer sa pension à l'hospice.

En fait, il n'y a que des bouts d'intrigues dans cette pièce. Même si le laboratoire de Léda saute à deux reprises pour éveiller le spectateur, ce n'est pas suffisant pour soutenir l'intérêt. On ne saura jamais les raisons qui la poussent à poursuivre l'oeuvre de son mari pharmacien. Et tous ces autres personnages — sa fille Marie-Ange, son petit fils, Denys, Oda, la vieille grincheuse, Solange, l'administratrice, Étienne, l'homme à tout faire complaisant — n'apportent rien ou plutôt ils contribuent à souligner le vide du propos gauchement échafaudé.

(Malgré tout, la mise en scène de Gilbert Lepage est vivante et les comédiens sont bons.)

Monogamy

de Claude Meunier et Louis Saia
au Théâtre de Quat'Sous

Cette pièce aurait bien pu s'appeler *Monopoly* puisqu'il s'agit d'un jeu de couples qui jouent leur bonheur d'aventure en aventure, de certitude en incertitude jusqu'à ce que la partie recommence. Tout en faisant l'historique du couple des années cinquante à nos jours, les auteurs assaisonnent leur présentation de toutes les données psychologiques à la mode. Parfois ils nous présentent une esquisse de thérapie, parfois ils nous démontrent les dangers de se fier aux réputés analystes. La psychanalyse attrape le rhume, la psychologie le cancer et l'absurde darde droit à la moitié toujours défaillante.

D'un couple à l'autre, le besoin de sortir d'un carcan d'habitudes devient une obsession. De l'Italien macho au bon gars qui se laisse humilier par sa femme, de celle qui se recycle en psychologie et tente des expériences paraconjugales à celle qui se torture avec ses deux tchums, il y a une incompréhension flagrante que le quotidien se charge de nourrir de conflits tous aussi inusités les uns que les autres.

Cette assemblage de sketches sur l'évolution des relations homme-femme emprunte le véhicule de l'humour caustique des *Paul et Paul* avec lesquels Claude Meunier faisait équipe. La marque de Louis Saia est plus évidente dans la mise en scène lente et ponctuée avec justesse que dans le dialogue parfois sec et répétitif.

Côté interprétation, Pauline Martin prouve encore une fois son grand talent en faisant passer des stéréotypes mal

dessinés et en brillant dès qu'on lui offre une phrase à habiter. Il y a aussi Rémy Girard qui d'une attitude réussit à nous donner toute la dimension d'un personnage. Quant à France Castel et Serge Thériault, ils ne peuvent pas supporter la comparaison avec leurs partenaires.

Faut divorcer

de Bertrand B. Leblanc
au Théâtre du Parc
de Drummondville

Tout en mettant en situation un vieux couple à la retraite, Bertrand B. Leblanc en profite pour aborder l'ensemble des relations matrimoniales dans notre société québécoise. À écouter les commentaires de la salle, à observer les réactions des gens, nous nous rendons vite compte que quelque soit l'âge du spectateur, il se sent touché à vif par ce problème de communication. Dès le début, Oscar Garneau, ex-employé des chemins de fer en retraite forcée depuis un an et Martha Laroque, sa fidèle épouse et servante, nous plongent dans l'univers du macho et de sa tendre poulette. Il est facile de découvrir que nous sommes en présence de deux personnages que les habitudes et les qu'en dira-t-on ont façonnés.

Oscar est gueulard et égoïste. Il vit dans un univers limité par sa bière et sa télévision. Il s'ennuie de la stabilité d'antan. Tout ce qui a changé devient la cible de ses attaques. Il est l'image saisissante du mésadapté dans un monde en transformation. Il n'y a que le rêve de fumer un peu de « pot » qui lui permette de se voir différemment. Et de reproches en reproches à sa femme, il en vient à cette idée : « faut divorcer ». La pauvre Martha qui a élevé

seule ses huit enfants, reste stupéfaite devant les élucubrations de son grand-parleur-petit-faiseur. L'intervention d'un ami avocat nous permet de constater qu'Oscar s'est cramponné à son démon du midi, qu'il se nourrit de sa pseudo-mâltitude infaillible et qu'il cherche une issue à son inutilité. Enfin Martha qui a encaissée ironiquement toutes les jérémiades de son mari, décide de partir, mais non sans se vider le coeur d'une façon tout à fait cinglante en inversant subtilement le langage de son bougonneur qui se retrouve complètement désarmé.

L'auteur utilise l'osmose langage-sentiment d'une façon très subtile. Son dialogue est tranchant comme un couteau et la mise à nu progressive de ses personnages est faite avec dextérité. Yvon Leroux signe une mise en scène qui souligne habilement chacun des paliers de cette évolution et son jeu ainsi que celui d'Élizabeth Chouvalidzé apporte à la pièce un naturel et une profondeur qui révèlent l'essentiel de ceux qui se torturent entre le rêve à vivre et le regret du non-vécu. Bref, des personnages attachants, une pièce admirable.



Élizabeth Chouvalidzé et Yvon Leroux dans *Faut divorcer* de B. Leblanc au Théâtre du Parc de Drummondville.

Pied de poule

de Marc Drouin et Robert Léger à la Polonaise

Cette comédie musicale est née de la pièce *François Perdu, Hollywood P.Q.* que Marc Drouin avait déjà présentée, il y a quelques années. Ce texte révisé est accompagné de quinze chansons et d'une musique de Robert Léger. Empruntant tantôt à la bande dessinée, tantôt au « style journal de Montréal », ces aventures rocambolesques de François Tremblay, petit gars d'Ahuntsic devenu vedette de cinéma grâce à son producteur de cinéma international, Desmond Bigras, nous entraînent sur un ton fantaisiste jusqu'au coeur de la dépersonnalisation par le vedettariat. Le producteur fera disparaître François pour assurer le succès du film et ainsi conquérir Olive Houde, amie et partenaire de ce dernier. Sans cesse poursuivi par son patron sans scrupule, le petit Tremblay symbolise ce pauvre Québécois naïf qui se laisse manger la laine sur le dos sans comprendre la méchanceté de son concitoyen. Puis cette double fin du méchant qui est puni et qui est pardonné nous montre l'incertitude face à l'identité à acquérir. Cette double aliénation du petit exploité et du bon boss passe en douceur sous un flot de musique et de chansons, mais comme on chante dans « Pied de poule » en guise de détresse, on branle un peu les fesses . . . c'est un S.O.S. ».

Le succès de cette comédie musicale se trouve sans doute ailleurs que dans son thème, mais un tel miroir ne peut que susciter l'adhésion des spectateurs. Avec une distribution impeccable et une mise en scène vive, étincelante de Marc Drouin au son d'une musique prenante de Robert Léger (jadis de Beau Domage), le spectacle atteint un niveau de complicité et de perfection rarement égalées à Montréal.

Les comédiens sont d'une polyvalence extraordinaire. À la fois danseurs et musiciens, ils forment une joyeuse bande de punks new-wave au sein de laquelle il faut souligner l'ardeur enjouée de Normand Brathwaite et la fougue talentueuse de Marc Labrèche.

J'pogne-tu ou chus pognée ?

de Jocelyne Beaulieu

une production de La Vitrine au Café Molière

Construite sous forme de sketches qui répondent à un questionnaire sur la sexualité, cette pièce pourrait se résumer dans la deuxième question qui lance la balle chez le spectateur : « Selon vous . . . Est-ce que vous correspondez à certaines images sexuelles ? Si oui, quelles sont-elles ? » Les trois personnages féminins et les quelques stéréotypes masculins qui nous sont présentés et dont on nous parle, deviennent aussi des questions en réponse aux questions : vous sentez-vous visé ? les reconnaissez-vous ? En apparence tout peut être superficiel, mais ce glissement sur les choses, les situations et sur soi-même traduit profondément une grande solitude et un immense désarroi devant une sexualité encore tabou dans son essence et pseudo-libérée dans les clichés qui la contrôlent.

Le spectateur rit volontier de ces constats souvent primaires qui malgré tout l'éveillent au questionnement de son propre comportement. Point n'est besoin de connaître les antécédents de ces trois filles pour partager leurs angoisses devant une sexualité qui les a toujours aliénées. De Lise, qui est belle et qui fait tout pour plaire et pogner, de Nicole jouant l'indépendante et la cérébrale, de Catherine, cette grosse empêtrée dans sa graisse et ses complexes, nous retenons le drame quotidien du « j'pogne-tu ou chus pognée ? » que tous rapports sexuels entraînent. (Mais qui ose vraiment se poser ces questions ?)

La pièce amuse et la vitrine qu'elle nous présente, s'offre sans prétention comme les gadgets d'un sex-shop qui attendent la réaction des fantasmes pour s'animer. La mise en scène enjouée de Monique Rioux suscite sans cesse l'intérêt du spectateur et les trois comédiennes, Marie-Denise Daudelin, Josette Couillard et Véronique Pinette, semblent s'amuser follement des réactions de la salle toujours attentive. De plus, la musique de Jacynthe Landry agrémente judicieusement ce questionnaire prétexte d'un début de féminisme. □



Normand Brathwaite, Mario Légaré, Marc Drouin, Marc Labrèche, André Lacoste, Geneviève Lapointe, Frédérique Bédard, Nathalie Gascon, Robert Léger, dans *Pied de poule* de Marc Drouin et Robert Léger à la Polonaise.



Photo : Christian Hébert

Denise Morelle, Michel Daigle, Janine Sutto, Frédérique Bédard, Denis Roy et Mireille Lachance dans *Léda ou le cheval qui rêve* de Maryse Pelletier au Bateau Théâtre l'Escale.